

La nuit, entre métaphore et synecdoque (Présentation)

Jean-Yves Trépos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/168>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Yves Trépos, « La nuit, entre métaphore et synecdoque (Présentation) », *Le Portique* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 08 mars 2005, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/168>

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

Tous droits réservés

La nuit, entre métaphore et synecdoque (Présentation)

Jean-Yves Trépos

“Don’t forget the nite
When the day begin

Don’t forget the nite
Who’s just finished

Don’t forget the day
We’re re just living [...]”

Les Rita Mitsouko, Don’t forget the nite

Ouvert (sur) la nuit...

- 1 La nuit s’impose comme une donnée naturelle avec laquelle l’action humaine doit composer : certaines activités s’interrompent, d’autres commencent, d’autres encore se poursuivent sous une autre qualification (les « cours du soir », qui ne sont d’ailleurs pas que de nuit, ne cessent pas d’être des cours et pourtant ils ont un sens différent des autres). De toute évidence, la nuit sert à qualifier ces activités (par exemple, sur un plan juridique : « le travail de nuit »), ceux qui les exercent (« le veilleur de nuit ») – les qualifier, c’est-à-dire aussi les disqualifier (« les noctambules », les « oiseaux de nuit »)¹.
- 2 Bien entendu, à l’inverse, la nuit est aussi qualifiée par certaines de ces pratiques. Certaines sont à valeur d’événement, fusionnel et plutôt inattendu (la « nuit de liesse » des Français du 12 juillet 1998) ou d’événement sacrificiel et programmé (« la Nuit des longs couteaux » ou « la Nuit de cristal », qui ont scandé l’ascension hitlérienne comme des événements fondateurs)². D’autres sont à valeur d’équipement, social (« la Nuit des Molières »), voire personnel (la « nuit blanche » de l’insomniaque chronique).
- 3 Il va de soi, à ce premier niveau de réflexion, que la nuit est ce moment de la journée légale où la lumière du soleil n’éclaire plus et dont les spécialistes peuvent mesurer la durée, variable selon les saisons. L’éclipse n’y fait pas exception, qui n’est que diamant de nuit serti dans le jour.

Domestiquer la nuit ou l'industrialiser ?

- 4 Pour autant, les peuples attachent des valeurs, plus ou moins différentes, aux temps qu'ils découpent dans la nuit, comme si en fait c'était la nuit qui se découpait elle-même, en commençant par ses marges (« entre chien et loup » et toutes les dénominations de l'aube au crépuscule³). Des valeurs et des peurs, lorsqu'elle se peuple de monstres qui rythment et ritualisent les grandes oppositions de la quotidienneté, comme le montre ici même l'article de **Louis Vax**.
- 5 Dans la Bretagne de la fin du XIX^e siècle, les légendes de l'Ankou⁴ (silhouette à la faux qui donne figure à la mort) ont la nuit pour théâtre, mais, par une première synecdoque (nous en verrons d'autres), la nuit est en même temps l'un des acteurs de la dramaturgie, au travers de laquelle s'organise l'*imperium* qu'exercent les vicaires de la foi (les prêtres) sur le peuple pour obtenir son *obsequium*. Qu'on y songe : le lieutenant (*vicarius*), par délégation du sale boulot, a recours à un objet qui relève du monde de son adversaire démoniaque (un livre magique) pour punir le mécréant et le livrer aux mains de l'Ankou, non sans avoir fait se dérouler, en pleine nuit, des scènes qui ne sont normalement que diurnes (laver du linge au lavoir ; célébrer un enterrement). Le schéma est à peu près le suivant : un personnage (qui est sans doute le seul à savoir qu'il a quelque chose à se reprocher) rentre chez lui à la tombée de la nuit, parfois en prenant un raccourci à travers champs, parfois en restant sur la route ; il croise un prêtre qui marche en lisant, à l'envers, un livre (de surcroît, il fait trop sombre pour lire) ; un prêtre qu'il a, d'une manière ou d'une autre, défié auparavant ; qu'il reçoive alors ou non un avertissement verbal, il ne tarde pas à se trouver confronté à ces scènes déplacées, c'est-à-dire métaphoriques (une lavandière l'appelle pour l'aider à porter son linge et l'entraîne dans la noyade ; il croise un enterrement et lorsqu'il demande qui est mort, il apprend que c'est lui-même ou un proche ; il parle à l'Ankou, qui lui donne rendez-vous chez lui ; etc.) ; il passe de la métaphore à la métonymie et à la synecdoque. Il est essentiel que tout cela se déroule de nuit (le déplacement fonctionne comme un avertissement pour qui sait le voir) et, en même temps, la nuit est un acteur (elle ne permet pas que l'on soit sûr d'avoir bien vu, elle modifie les distances). Et c'est bien toute la nuit, en ses marges comme en son cœur, qui opère sur le mécréant : le livre ne peut être lu qu'au crépuscule (et dehors) ; la métaphore laborieuse émerge à minuit ; la synecdoque fatale est constatée au petit matin.
- 6 Bref, s'il y a du culturel dans la nuit, c'est parce qu'il faut la domestiquer. Et, l'arrimer au port du sommeil, pour stigmatiser/emblématiser tout ce qui s'en détache. La nuit, on dort et si vous ne dormez pas, cela vous classe. « Minuit, l'heure du crime », c'est pour dire que le jour serait du côté de l'ordre et il faut presque un événement naturel récurrent (les « nuits blanches » du cercle polaire) pour autoriser les honnêtes gens qui en sont voisins (par exemple à Saint-Petersbourg) à s'y promener jusqu'à l'ouverture des ponts sur la Neva (et à multiplier les événements culturels, au point que l'on puisse les tenir pour un équipement culturel du mois de juin à « Piet »).
- 7 Le bon sens fera pourtant dire que, pour y céder, il faut pouvoir échapper à l'attraction qu'exerce le travail du lendemain. La nuit, tenue pour le temps du sommeil, a fonctionné depuis longtemps comme moment principal de la refonte de la force de travail : la fonction domestique au service de la fonction industrielle. Le travail posté a défait cette équivalence. La réduction du temps de travail en prépare d'autres, qui achèveront de complexifier la relation entre le travail, le loisir et la nuit.

- 8 Ici, comme ailleurs, les comptes de la nuit sont difficiles à apurer. Tandis que les uns luttent pour abolir le travail de nuit, celui des hommes comme celui des femmes ⁵, d'autres disent les charmes ou les avantages du travail (moindre vigilance des travailleurs, mais aussi moindre contrôle des cadres ; fraternités d'équipes et des contact avec les personnes extérieures...). Alain Leduc et André Lejeune ⁶ ont fixé le titanesque de ce qui s'opère dans la « grande nuit » (entre une heure et cinq heures du matin), découpage indigène qui n'a pas le même type de stabilité que celui qu'atteignent, après négociation, les découpages nocturnes néerlandais (décrits ici par **Willibrord de Graaf et Robert Maier**). Nombreux, parmi ceux qui ont vu travailler les sidérurgistes, en ont conçu des mythes vulcaniens, avec des héros comme ceux de Leduc et Lejeune, aux corps à corps nocturnes violemment éclairés de jaune, tandis que les directions des usines concernées cherchaient au contraire, par des campagnes de communication, à émanciper le travail de l'acier par rapport à la symbolique de l'effort physique humain, pour le faire entrer dans la symbolique des cadrans et de la distance, sous une lumière artificielle permanente. Toute autre est la nuit des urgentistes, nouveaux héros médiatiques, mais elle présente les mêmes ambivalences, que Jean Peneff résume ainsi : « *Le travail de nuit est à la fois plus fatigant, mieux accepté et mieux supporté* » ⁷. La nuit, dit-il, le poids de l'autorité hiérarchique est moins visible et l'hôpital appartient à ses salariés les plus jeunes et les relations avec les policiers et les pompiers n'ont pas la même agressivité. Mais le travail est plus lourd, parce qu'il faut traiter l'ennui, la souffrance et l'angoisse, en sus de la surveillance du traitement normal. Il faut aussi augmenter la répétitivité de la mesure des paramètres biologiques, pour permettre l'interprétation diurne par le médecin. Et, enfin, la patientèle de nuit est particulière et donne peu de gratifications symboliques : « pour une moitié, il s'agit d'alcooliques, de dépressifs, de névrotiques (parfois indociles, ramenés de force, rarement propres), pour l'autre moitié de victimes d'accidents de la vie nocturne (blessés, personnes sans abri, dans le dénuement moral). À tous ces individus, même ceux qui ont le comportement le plus désagréable pendant la nuit, il faut offrir le petit-déjeuner sur un plateau, aider à la toilette [...] » ⁸.

Assurance, réassurancement et lien social

- 9 Pour accéder aux vertus réparatrices ou au contraire céder aux aventures de la nuit, ce n'est pas tout : il faut aussi pouvoir la sécuriser, elle qui ne le fut pas toujours, parce que moment de nos peurs et de nos angoisses, peuplé, on vient de le voir, de monstres et de dragons.
- 10 Simone Delattre ⁹ a très bien montré la lutte hausmanienne à Paris contre l'enfer de la nuit : les percées spatiales contre les barrières temporelles (les boulevards contre le couvre-feu). Ce geste d'effraction a pour allié l'éclairage public, à l'huile, puis au gaz (à partir des années 1830), qui progresse non sans ambiguïtés, voire non sans ambivalences : aux lumières chatoyantes des passages et des jardins (Tivoli ou Mabille), aux fastes et aux réjouissances des Boulevards, du Palais-Royal, s'oppose l'obscurité du Paris populaire, c'est-à-dire périphérique, percée seulement par les lumières de ces quelques points chauds de plaisirs conquis de haute lutte que sont les débits de boisson et les estaminets. Le contrôle bourgeois de la nuit à Paris n'est pas vraiment une entreprise de panoptique, malgré Vidocq et les sergents de ville, d'une part et malgré le bruissement somme toute rassurant des petits métiers de la nuit (chiffonniers, vidangeurs, réveilleurs et autres maraîchers), d'autre part. Il ne peut l'être, car subsistent une insubordination séditeuse et tout un monde de rixes, que les maîtres de Paris ont la sagesse de ne pas chercher à faire disparaître, mais plutôt à cantonner. Et, de fait, ce n'est pas de cette nuit que tout un

chacun a peur, mais de celle qui nourrit les crimes et les « attaques nocturnes ». Y répond, d'ailleurs, l'exécution capitale accomplie au cœur de la nuit.

- 11 Sécuriser par l'éclairage, la surveillance fixe ou tournante, par la présence de spécialistes qui entourent d'un filet de protection les personnes au repos (dormez, braves gens, on veille sur vous...) ou celles qui ont à circuler, c'est encore ce qu'il faut faire aujourd'hui. Les réponses à l'obsession sécuritaire ne se fixent guère sur d'éventuelles différences entre régimes diurnes et nocturnes de l'incivilité, mais il est pourtant certain que la nuit occupe une place spécifique dans l'imaginaire de l'insécurité.
- 12 Les études préalables à l'établissement des Contrats Locaux de Sécurité montrent bien que le sentiment d'insécurité¹⁰ est plus fort la nuit que le jour (les études effectuées par les chercheurs de l'ERASE en Moselle-Est, montrent par exemple des écarts de 12 % à 20 % entre l'insécurisation de jour et de nuit). Y compris lorsque la nuit n'est pas tout à fait tombée : lorsqu'au crépuscule je rentre du travail ou de la halte-garderie, je ne puis distinguer, sur le visage des individus de rencontre, l'agressivité de l'amabilité¹¹. La nuit n'est pas ou plus le théâtre du seul crime ou de la délinquance organisée : elle est aussi le moment des incivilités, qu'il s'agisse des bruits tardifs (de voisins fêtards ou de bandes de pré-adolescents « squattant » dans les escaliers et les entrées d'immeubles) ou des dégradations immobilières¹².
- 13 Sécuriser donc, pour laisser éventuellement le quidam choisir l'insécurité : celle, par exemple, souvent dénoncée, de ces nocturnes rendez-vous interlopes, qui changent la qualification d'un lieu ou d'un trajet (parking le jour et lieu de drague la nuit).
- 14 Les spécialistes de la prévention du sida et de la toxicomanie sont eux aussi devenus des travailleurs de la nuit et des travailleurs de la nuit, qu'ils se déplacent vers les lieux de rencontre entre homosexuels ou vers les *raves parties*. Ils sont au cœur de l'ambivalence que recèle (le verbe est peut-être un peu fort) cette sécurisation politique des choix, qui porte en France le nom de « politique de réduction des risques » et presque partout ailleurs le nom de politique de réduction des dommages (*harm reduction*). On voit bien qu'il y a une volonté de traiter les problèmes sur un plan épidémiologique (réduire les nuisances pour la société) et non thérapeutique ou juridique. On voit bien que cette volonté coïncide avec celle qui renonce à imposer aux gens des programmes tous prêts, à l'exception d'une imposition qui n'est pas mince : celle d'être autonome¹³. La nuit n'est bien sûr pas vraiment une catégorie essentielle de cette action publique, elle est pour l'instant un cadre temporel de son déploiement, mais elle pourrait très facilement le devenir (comme le montre l'évolution du traitement des *raves parties*¹⁴).
- 15 L'insécurité des tournées nocturnes de bar en bar (comme la « piste » que présente ici **Anne Guillou**), plus inscrite dans la valorisation positive d'une fatalité acceptable (celle de l'accident qui guette de toutes façons les classes populaires, au travail et hors travail, comme le montrait autrefois Luc Boltanski¹⁵). Celle, bien sûr, de la prostitution, qui n'est choix, si c'est bien le cas et est-ce vraiment cela, que pour celui qui l'achète et non pour celui ou celle qui se vend. La prostitution n'est, bien sûr, pas qu'une activité de nuit, mais l'essentiel de ce qu'elle accomplit est lié à la parenthèse d'exigences qu'ouvre et ferme la nuit : la principale composante de la pratique est le racolage¹⁶ et il s'effectue surtout à partir de la tombée de la nuit (même s'il est vrai qu'en certains quartiers, l'activité est permanente). Que beaucoup de ces choix de déambulations nocturnes soient de pauvres choix et des choix de pauvres (pour qui choisit certes et pour qui est choisi, comme ces filles de l'Est qui donnent un sens littéral à la chanson de Claude François : « Pauvre(s)

petite(s) fille(s) riche(s) »). Claude Javeau, non sans nostalgie, nous invite à entendre ce qui vibre encore d'humanité dans ces transactions nocturnes : « [Les prostituées] témoignent pour l'existence d'une présence qui va au-delà de la simple consommation d'objets superficiellement consommés. Ce qu'elles proposent reste encore, en attendant l'informatisation universelle et forcée, de l'ordre du mystère des corps et des émotions, celui de la fusion en vain recherchée, mais dont la copie nécessairement imparfaite ressemble assez à l'original hors d'atteinte pour rester de l'ordre de ce que Durkheim, qui n'avait rien d'un comique ou d'un débauché, appelait le "désir infini" des hommes »¹⁷.

- 16 Sécuriser, enfin et à l'inverse, pour que les ardeurs du jour s'apaisent (« la nuit porte conseil »), pour penser, comme Descartes dans son poêle – **Georges Leyenberger** nous montre ici tout le chemin qu'il y a de la nuit cartésienne à la nuit hégélienne : il nous faudra y revenir pour saisir toute la portée du déplacement – ou être illuminé comme Pascal. Penser nous délie-t-il, en nous forçant à l'exercice individué, pas forcément individuel ?

Imaginaire de nuit, imaginaire nocturne et pensée-nuit

- 17 Sécuriser, pour que l'imaginaire puisse s'exercer, près de « la flamme d'une chandelle »¹⁸ du lettré ou, comme on l'a vu plus haut, pour que le savoir-faire puisse s'exercer dans la fournaise du sidérurgiste (sans exclure, évidemment, l'imaginaire du littéraire ou du photographe à la vue, dantesque, du sidérurgique). Imaginaire, la nuit : est-ce à dire pour autant imaginaire nocturne, dans une opposition à l'imaginaire diurne ?
- 18 Gilbert Durand¹⁹ a rendu l'affaire d'importance, qui consacre la division centrale de son livre (deux parties sur trois, plus de 350 pages, pour être exact) à différencier deux « régimes »²⁰ de l'image : « Or il est de tradition en Occident (...) de donner aux "plaisirs du ventre" une affectation plus ou moins ténébreuse ou du moins nocturne ; par conséquent, nous proposons d'opposer ce "**Régime Nocturne**" du symbolisme au "**Régime Diurne**" structuré par la dominante posturale, ses implications manuelles et visuelles, et peut-être aussi ses implications adlériennes d'agressivité. Le "**Régime Diurne**" concernant la dominante posturale, la technologie des armes, la sociologie du souverain mage et guerrier, les rituels de l'élévation et de la purification ; le "**Régime Nocturne**" se subdivisant en dominante digestive et cyclique, la première subsumant les techniques du contenant et de l'habitat, les valeurs alimentaires et digestives, la sociologie matriarcale et nourricière, la seconde groupant les techniques du cycle, du calendrier agricole comme de l'industrie textile, les symboles naturels ou artificiels du retour, les mythes et les drames astro-biologiques »²¹. Durand estime, suivant Jung et Marie Bonaparte, plutôt que Freud, que ces deux régimes de l'image sont les deux aspects des symboles d'une libido unique. Tantôt, dit-il en substance, « le désir d'éternité » s'arrange avec la pulsion de mort pour « combattre l'Éros nocturne et féminin » et « se place sous l'autorité d'un monarque divin et paternel, et ne tolère de la pulsion que son agressivité mâle, qu'elle assaisonne de purifications ascétiques et baptismales ». Tantôt, la libido se fait involutive, inverse les images de la mort, de la chair et de la nuit et valorise la régression et les symboles maternels, sous le schème de la douceur. Pourtant, c'est encore plus complexe que cela : tantôt (trois « tantôt » pour une distinction, qui n'est pourtant pas sous le signe de la dialectique, encore que le terme soit utilisé par l'auteur), le désir d'éternité se prend à mettre en scène (par des mythes et légendes historiques) cette ambivalence libidinale, pour organiser et meubler le temps en un devenir, en une promesse d'aurore. La tension qui nous intéresse ici est donc celle que l'on observe entre ces deux derniers « tantôt » qui modalisent le régime nocturne de l'image. À y regarder de plus près, ils ont un fonctionnement commun : « Le Régime Nocturne de l'image sera constamment sous le signe de la conversion et de l'euphémisme. » Dans

un cas, l'inversion du contenu affectif des images nocturnes conduit à ce que « *la chute s'euphémise en descente et que le gouffre se minimise en coupe* ». Dans l'autre cas, la recherche d'une constance dans le flux temporel euphémise le nocturne comme promesse du diurne ²². G. Durand retrouve ainsi, selon moi, les deux sens grecs du mot « euphémisme » qu'avait notés Benveniste : atténuer (jusqu'à se taire) et dire du bien.

- 19 Cette distinction peut fonctionner comme un opérateur dans notre construction de l'objet « nuit », puisqu'elle permet d'englober, sous un régime de transformations dites nocturnes, des activités qui se passent pendant un temps (et une couleur : contrairement à ce qu'on pourrait croire, selon Durand, c'est la nuit et non le jour qui consacre la couleur, comme on le voit quand s'éloigne le feu rouge arrière du vélo du facteur, dans le climat noir et blanc de *Jour de fête* de Tati) que l'on appelle nuit. C'est la métaphore qui donne son sens à la métonymie et non l'inverse : c'est parce qu'il y a du nocturne qu'il y a quelque chose que je peux appeler nuit (la nuit est la condensation du nocturne).
- 20 On voit bien qu'il y a toutes les raisons de métaphoriser la nuit, d'aller au-delà des métonymies ou des synecdoques que l'on vient de passer en revue. Elle permet de qualifier l'irrationalité ou le caractère déraisonnable du monde (la nuit totalitaire). Et tant d'autres qualifications, toutes négatives. Elle autorise aussi les symbolisations animalières : la taupe, animal qui vit tout son jour comme une nuit, métaphorise, pour Marx, le combat souterrain de l'avant-garde des classe opprimées, qui creuse, mine et s'offre parfois quelques turgescences. Mais, chez Hegel, avec l'envol de la chouette de Minerve, à la nuit tombée, il y a plus : une métaphore de l'origine de la pensée. Mieux, comme le montre ici **Georges Leyenberger** : Hegel invite à penser entre deux nuits, celle de l'origine et celle de la finalité. La nuit qui précède la pensée, dans laquelle prime l'indifférenciation (ici, on s'inscrit dans une tradition séculaire, celle de l'arrachement de la pensée aux ténèbres) et la nuit qui succède à son accomplissement, dans laquelle l'esprit, assumant « *la relève des différences* » doit replonger pour reprendre son odyssée. On peut estimer que la métaphorisation de la nuit atteint, avec cette analyse, son apogée, puisqu'elle disparaît comme métaphore (il s'agit d'une pensée-nuit), sans revenir à la métonymie ²³ geste de nomination directe, difficile à soutenir constamment, comme le montre Leyenberger à propos de textes plus tardifs, où la pyramide et le puits métaphorisent le signe.
- 21 Qui dit « opérateur », dit instrument de transformation, qui pourrait aussi fonctionner dans l'autre sens, plus freudien que jungien : c'est parce qu'il y a la métonymie que l'on peut métaphoriser, c'est-à-dire équiper (équiper, on va le voir, c'est mettre des choses en place et pouvoir les déplacer : retour à la métonymie).
- La nuit équipée comme un monde
- 22 Pour se livrer naturellement à l'abandon que nous propose la nuit, il faut, culturellement ou socialement – nous verrons bien ce qui résiste à l'analyse – l'équiper. Peut-être même ne saurions-nous parler de la nuit sans cet équipement : elle n'existerait que comme dégradé d'intensité lumineuse, que nous traverserions de nos fanaux, à la manière de la petite troupe de « *La Ronde de nuit* » de Rembrandt. Comme le dit souvent Bruno Latour, cela pourrait/devrait nous conduire à une notion de l'« *écologie* » assez différente de celle qui se pratique volontiers. La nuit est un équipement du monde ²⁴ industriel, voire post-industriel : elle l'est comme catégorie de l'action productive, comme force productive et elle l'est comme catégorie des rapports de production (un enjeu de luttes). Mais si elle l'est c'est comme élément d'un maillage d'êtres, d'objets et de dispositifs, qui lui donnent, au bout du compte, son naturel. Si la naturalité de la nuit est finalement le résultat d'un

travail d'équipement, rien d'étonnant à ce qu'il connaisse des faiblesses : la nécessité de tirer profit, sur un plan économique, de la différence de la nuit et du jour (par exemple par des « tarifs de nuit »), nous a conduits à éclairer plus longtemps et plus largement ce que nous faisons.

- 23 Cette nuit, voulue, parce que plus intéressante que le jour, serait alors sur le point de disparaître : trop éclairées, nos villes et nos zones industrielles, hébergeraient de plus en plus des êtres privés de régime nocturne. **Willibrord de Graaf et Robert Maier** décrivent ici comment une culture du compromis (celle des néerlandais) permet d'intervenir sur cet enchaînement. Contre ce monde, s'en dresse un autre, qui lie les astronomes, les écologistes, les oiseaux migrateurs, les chevreuils etc., pour dire, comme l'Association Nationale pour la Protection du Ciel Nocturne (ANPCN), dans une ambiance moins consensuelle que celle que connaissent les associations néerlandaises : « Sauvons la nuit ! »²⁵. Cette organisation, cimentée par une Charte, recommande aux maires des achats de réverbères dont la partie supérieure est dotée de panneaux réfléchissants afin de limiter la perte de lumière. Rien d'étonnant à ce qu'au regard de ce risque, l'ANPCN vienne de demander le classement de la nuit au Patrimoine de l'Humanité – pour qu'on puisse encore lire Kant et savoir ce qu'est le ciel étoilé au-dessus de nos têtes ?
- 24 La nuit est-elle une catégorie pertinente de la philosophie ou des sciences sociales ? Ou une prénotation, un pseudo concept ? Au terme de cette présentation, j'espère avoir donné à voir qu'elle était en tout cas, comme on dit, problématisable. Les textes réunis ici, sont loin d'y suffire et de former un tout cohérent, qui renfermerait **une** problématique. Ils sont plutôt des accroches pour des contributions futures, sur la nuit, peut-être, sur d'autres notions naturalisées, à coup sûr.

NOTES

1.. La revue *Sociétés & Représentations* a consacré un gros (plus de 400 pages) et excellent numéro à « La nuit » en 1997, sous la direction de Véronique Nahoum-Grappe. Cette livraison, qui aborde le thème sous de nombreux angles, à partir essentiellement de la sociologie, a été fort utile (notamment par sa bibliographie thématique) pour la préparation du présent numéro. Mais *Le Portique* ne s'est pas astreint à une aussi lourde tâche, ni ne s'est départi de son regard pluridisciplinaire. Voir : *Sociétés & Représentations*, n° 4, 1997.

2.. Ingrid Guilcher-Holtey propose une interprétation originale (en léger décalage avec celle de Pierre Bourdieu) de « La nuit des barricades » en Mai 68, en ce qu'elle confère au moment « nuit » un rôle spécifique dans la conjonction de séquences de décisions et de traditions indépendantes les unes des autres. I. GUILCHER-HOLTEY, « La nuit des barricades », *Sociétés & Représentations*, n° 4, p. 165-184.

3.. D'où l'importance de garder à chacun de ces découpages sa valeur propre, comme le montre très bien Isaac Joseph, à propos de la soirée, notamment comme métaphore de l'une des temporalités urbaines, celle du passage et de la multiplicité des perspectives. I. JOSEPH, « La soirée », *Sociétés & Représentations*, n° 4, p. 253-259.

- 4.. Anatole Le BRAZ, *Les Légendes de la mort*, Paris.
- 5.. 750 000 femmes, soit deux fois plus en dix ans travaillent de nuit en France, essentiellement dans l'hôtellerie-restauration et dans le nettoyage. C'est davantage le secteur de la sécurité que celui de l'industrie qui pèse sur l'augmentation du travail nocturne masculin (2 817 931 hommes en 2001). Voir les travaux de Jennifer Bué et notamment : J. Bué et D. Roux-Rossi, *Le Travail de nuit des femmes*, Paris, La Documentation Française, 1993.
- 6.. Alain LEDUC et André LEJEUNE, « *La Grande Nuit* ». *Reportages sur le travail de nuit, de une heure à cinq heures du matin*, Paris, Syros, 1993.
- 7.. Jean PENEFF, *L'Hôpital en urgence*, Paris, Métaillé, 1992, p. 139.
- 8.. J. PENEFF, *op. cit.*, p. 140.
- 9.. Simone DELATTRE, *Les Douze heures noires. La nuit à Paris au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2000.
- 10.. Pour les fondements, voir : Sébastien ROCHÉ, *Le Sentiment d'insécurité*, Paris, PUF, 1993.
- 11.. Sabrina AMADIO, Jérémy SINIGAGLIA, Jean-François SIPP et Christelle STUPKA, *Diagnostics préalables de CLS en Moselle-Est. Quatre études sur le sentiment d'insécurité*, Université de Metz, ERASE, 2002.
- 12.. Voir : Patrick MIGNON, « Night is the right time : l'espace nocturne du rock », *Sociétés & Représentations*, n° 4, p. 295-305.
- 13.. Sur l'impératif d'autonomie, voir par exemple : Jean-Yves TRÉPOS, « Politisation et cristallisation d'un risque sanitaire : le cas des usagers de drogues », *Cahiers Internationaux de Sociologie* (à paraître fin 2002).
- 14.. Voir par exemple : Alain VANTHOURNHOUT, « Rêves de techno. La réduction des risques à l'usage des drogues de synthèse : prévention ou promotion de la santé ? », *Psychotropes*, vol. 7, n° 3-4, 2001.
- 15.. Luc BOLTANSKI, « Les usages sociaux de l'automobile : concurrence pour l'espace et accidents », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 2, 1975.
- 16.. Stéphanie PRYEN, *Stigmate et métier. Une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999.
- 17.. Claude JAVEAU, « Les lumières rouges de la ville », *Bruxelles Informations Sociales*, n° 126, sept. 1996.
- 18.. « Seul, la nuit, avec un livre éclairé par une chandelle – livre et chandelle, double îlot de lumière, contre les doubles ténèbres de l'esprit et de la nuit. J'étudie ! Je ne suis que le sujet du verbe étudier. Penser je n'ose. Avant de penser, il faut étudier. Seuls les philosophes pensent avant d'étudier », Gaston BACHELARD, *La Flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 3^e édition, 1964, p. 54-55.
- 19.. Gilbert DURAND, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, PUF, [1969] 11^e édition, 1992.
- 20.. Il faut prendre ce terme comme un ensemble de transformations d'images, de protocoles incitateurs de dynamique, s'exerçant sur des formes symboliques qui pourraient sans cela être considérées comme statiques (G. DURAND, *op. cit.*, p. 65-66).
- 21.. *Op. cit.*, p. 59.
- 22.. Tout se développement s'appuie sur les pages 223 et 224 du livre, qui résument la démarche de la deuxième partie.
- 23.. Leyenberger nous en avertit : la nuit (substance du négatif) n'est pas la mort (la négativité en tant qu'opération), « *la nuit ne doit pas être assimilée à ce qui s'opère en son sein* ». La mort n'est pas une synecdoque de la nuit.

24.. Sur cette notion, voir par exemple : Bruno LATOUR, « La sagesse des vaches folles », *Le Monde*, 24/11/2000.

25.. ANCPN : www.astrosurf.com/anpcn/hias/htm

RÉSUMÉS

L'article interroge la naturalité de la nuit. La nuit est construite et reconstruite et son naturel est finalement très social. Mais, en passant en revue tout ce qui se fait la nuit, on est confronté à une tension fondamentale qui remet de la complexité dans l'analyse : la nuit est un cadre d'action, tantôt à remplir d'êtres et de choses, tantôt structurant. Tantôt, la nuit est une synecdoque de la praxis, tantôt elle est une métaphore. Et l'on voit s'opérer bien des basculement de l'un dans l'autre.

This article questions the naturality of the night. Night is the result of a making and a making again, and its "natural" being is finally a very social one. But, examining all these activities which are performed by night, we face an essential tension, which reintroduces complexity in our analysis : the night is a frame for action, sometimes to be fulfilled with beings and bodies, sometimes working as a power of structuration. Sometimes, night is a synecdoche for praxis, sometimes a metaphor. And, one may easily see the shiftings from one to another.